

Les singulières Constellations d'Amalia Achard *par Alain Lasverne*

Passé le temps où l'auteur recevait des accusés de réception, témoignant qu'au moins le manuscrit avait été reçu et pris en charge. Terminée l'époque où l'éditeur vous envoyait parfois une lettre personnalisée vous expliquant les raisons pour lesquelles tel ou tel texte ne convenait pas à sa ligne éditoriale, et toujours un petit mot standard accompagnant un refus. Le paysage éditorial actuel est une lande désolée où errent les auteurs en quête de ceux qui, dans quelques mois, liront peut-être et par chance leurs manuscrits.

L'auteur est aujourd'hui livré à lui-même, aux aiguilles angoissées de l'attente, au doute permanent, à l'obstination solitaire et épuisante. Il y a pourtant des milliers d'éditeurs en France, mais l'immense majorité a adopté ce mode de fonctionnement paralysant. Pour couronner cette perte de considération, l'auteur voit également ses revenus baisser. Les droits d'auteur, il y a encore dix ans, atteignaient les 10 % du prix public de vente de l'ouvrage, ils évoluent aujourd'hui autour de 7 %, et bien souvent les cent premiers exemplaires vendus ne sont même pas rémunérés.

Dans cet air raréfié, j'ai rencontré Amalia Achard, éditrice-directrice des éditions Constellations. Première impression : une personne qui écoute attentivement ce que débite maladroitement l'auteur que je suis, après quelques essais infructueux, stand après stand d'un festival bien connu du sud. C'est presque déstabilisant, une éditrice qui écoute un auteur tenter de dire l'alpha et l'oméga de ce manuscrit qu'il porte comme un enfant fragile. J'ai été touché, je dois bien le dire, par cette présence vibrante qui est la sienne. Quelques jours plus tard, elle me contactait. Elle ne me donna pas la réponse positive concise, laconique, de l'éditeur ordinaire qui cherche à publier un manuscrit qui rejoindra la cavalerie permanente de ceux qui font du nombre et du chiffre d'affaires. Elle précisa

longuement et en détail ce qui lui avait plu dans mon roman et pourquoi. Mais, le plus étonnant était à venir.

La négociation du contrat. Elle prit le temps d'expliquer et justifier chaque clause, chaque article. Tout en restant à l'écoute, ouverte à mes suggestions, prête à concéder. « Votre livre est magnifique, je tiens à tout prix à le publier. Voici le contrat qui correspond à votre talent et à vos exigences. », conclut-elle.

Amalia Achard est une rare éditrice, une rare personne qui oscille entre cœur et commerce, sans jamais perdre de vue la valeur littéraire des textes, au travers des nécessités d'existence pour une jeune maison comme la sienne. Elle est atypique, sans doute parce que son parcours est atypique. Vous allez vous en apercevoir dans l'échange qui suit.

A. L.

Votre tout premier livre publié en tant qu'éditeur, repose devant vous, sur la table. À qui, à quoi pensez-vous ?

A. A.

À qui ? À l'auteur, bien entendu. Mais je pense aussi à moi – et vous comprendrez vite pourquoi. À quoi ? À la manière dont j'ai approché son auteur, convaincue que ce projet devait voir le jour. Aujourd'hui, je suis heureuse de constater que mon intuition était juste : cet ouvrage est devenu le titre le plus vendu des Éditions Constellations jusqu'à ce jour. Et si je pense à moi, c'est que tenir ce premier livre publié en tant qu'éditeur entre mes mains, me rappelle l'émotion encore inconnue qu'il avait éveillée en moi, en mai 2022. L'émotion mêlée à l'impatience de bâtir un catalogue, un rêve encore si lointain ce jour-là...

A. L.

Dans cette Roumanie où vous étiez enfant puis adolescente, quels étaient les livres qui venaient à vous, par l'école ou autre, et quels sont ceux qui vous sont restés en mémoire ?

A. A.

Pendant toute la période communiste, la télévision ne diffusait qu'environ deux ou trois heures d'émission par jour, excepté le dimanche. Pour nous divertir, il ne nous restait que la lecture. Et moi, je dévorais tout ce qui me tombait entre les mains, des chefs-d'œuvre aux livres les plus anodins. Nous étions, pour la plupart, abonnés à la bibliothèque, mais les livres circulaient aussi entre voisins – dans mon quartier et sans doute partout dans le pays. On se les prêtait, on échangeait, on commentait.

Il m'est difficile de me souvenir de tous les titres et auteurs (encore moins des couvertures), mais si je devais en citer, voici quelques exemples : tout d'abord, les classiques et les contemporains roumains, souvent méconnus en France, pourtant si talentueux : Mihai Eminescu, Camil Petrescu, Liviu Rebreanu, Ion Luca Caragiale, Ion Creangă ou Vasile Alecsandri ; et, bien sûr, les grands auteurs étrangers comme Shakespeare, Hemingway, Hugo, Baudelaire, Dumas, Zola, Stendhal, Pouchkine, Tolstoï, Dostoïevski, auxquels s'ajoutent ceux moins connus ou quasiment oubliés. Comme titres, il y aurait *Le Rouge et le Noir*, *Les Fleurs du mal*, *Guerre et Paix*, *Les Misérables*... La liste serait bien longue. Toute jeune, je me souviens d'avoir été fascinée par *Winnetou*, le fameux personnage de Karl May, par les intrigues d'Agatha Christie... Quelle nostalgie cette énumération réveille en moi ! J'en parlerais pendant des heures.

Autant de voyages que de lectures. Tantôt dans les Amériques, tantôt en Chine (avec James Clavel et son *Shogun*), tantôt en France ou ailleurs. Des voyages non seulement dans des pays et lieux étrangers, mais surtout dans le temps. Avec *Les Trois*

Mousquetaires ou *Le comte de Monte Cristo*, dans ma tête j’imaginai par exemple, les maisons en pierre et leurs volets en bois, les ruelles étroites, les braves chevaliers et les ombres des comploteurs les guettant, les châteaux, leurs rois et tous ces nobles, les histoires, l’Histoire... Je découvrais aussi, un peu plus tard, un autre Paris, celui de Toulouse-Lautrec dans *Moulin Rouge*. Je suis arrivée en France avec toutes ces images et émotions dans mes bagages. Et quand, aujourd’hui, j’ai l’occasion de visiter des cités médiévales, comme Sarlat, Guérande ou autres, j’ai le sentiment de quitter le présent pour un saut dans ce passé qui m’a émerveillée, et je me vois entourée de personnages découverts dans les livres de ma jeunesse.

Mes professeurs ont eu un rôle important, également. Ceux de littérature, d’histoire, de langues étrangères. Ils nous livraient tout ce qu’ils savaient de ces pays que nous ne pouvions pas voir.

Parlant de la littérature, il faut savoir que nous avions une grande admiration (jusqu’à l’adulation) pour nos auteurs, qui d’ailleurs bénéficiaient d’un statut à part, en Roumanie. Je raconterai peut-être un jour. Et dès qu’un nouvel ouvrage sortait sur le marché, les librairies étaient aussitôt prises d’assaut.

C’est avec grand désarroi que je constate que, de nos jours, les médias et les réseaux sociaux remplacent de plus en plus les livres dans lesquels nous sommes censés puiser les connaissances. Évidemment, ces derniers exigent un certain effort intellectuel, mais se contenter de ces substituts modernes, c’est réduire considérablement le raisonnement en profondeur. Serait-ce une préférence pour l’oisiveté ou par commodité que l’on choisit le superficiel au discernement ? J’espère me tromper, mais je vois là un danger bien regrettable pour les nouvelles générations. (Me voilà à parler comme un vieillard !)

A. L.

Vous citez un certain nombre d'auteurs étrangers, découverts et aimés dans ces années roumaines. Est-ce que vous avez eu l'occasion de relire directement en français des auteurs que vous aviez découverts en Roumanie ? Si oui, quelles différences, ressemblances avez-vous perçues entre l'original et la traduction ? Est-ce qu'il est arrivé un moment où vous vous êtes sentie immergée dans le français, membre à part entière de notre patrie, de la langue française, en l'occurrence ?

A. A.

Absolument. Lorsque je suis arrivée en France j'avais déjà 36 ans, et l'école, la jeunesse était bien loin derrière moi. Alors, vous comprenez, les langues étrangères apprises s'étaient presque effacées de ma mémoire. Mon premier emploi ici fut celui d'aide-soignante dans une maison de retraite, dans le Lot. Comme je ne maîtrisais pas encore le français, la directrice m'avait suggéré de commencer par des heures de nuit. Il y avait, dans ce foyer, une bibliothèque immense, des dizaines d'étagères bien garnies à chaque étage. N'ayant pas grand-chose à faire et étant insomniaque, je passais mes nuits à lire. J'ai repris des œuvres de Victor Hugo, Émile Zola, Alexandre Dumas, Guy de Maupassant et d'autres classiques. Mais j'ai aussi découvert des auteurs qui nous étaient inaccessibles sous le régime communiste, comme Virgil Gheorghiu, Eugène Ionesco ou Emil Cioran, tous trois d'origine roumaine, puis, Soljenitsyne, Kundera, Orwell. Ce sont d'ailleurs ces lectures qui m'ont aidée à réapprendre le français.

Je n'ai pas remarqué de différences dans les œuvres que j'avais déjà lues en roumain : les traductions étaient d'une qualité telle que l'essence des textes restait intacte. La différence est que cette fois je me sentais partie prenante de cet univers. Les lieux, les héros, les aventures prenaient une nouvelle dimension, devenaient miens, même si je n'étais pas encore naturalisée française.

J'éprouvais un sentiment étrange de fierté et d'appartenance, consciente de ma chance, presque incroyablement de pouvoir vivre cette immersion dans la langue française qui devenait ma nouvelle « patrie » littéraire.

A. L.

Vous vous êtes renseignée, quand vous viviez en Roumanie ou peut-être a posteriori, sur les éditeurs roumains, vous en avez peut-être même approchés. Avaient-ils, sous Ceaușescu, une politique de publication qui soit comparable à une ligne éditoriale actuelle, avec les choix, les libertés, les impératifs et les contraintes dans la sélection de ce qu'on retient pour publication ?

A. A.

Pour vous dire vrai, à l'époque, du moins en Roumanie, peu d'entre nous accordaient un grand intérêt aux maisons d'édition. Même si, évidemment, on connaissait quelques noms, comme les « Humanitas » et « Junimea » roumaines, ou les éditions françaises « Gallimard ». Certainement qu'à l'intelligentsia roumaine (et occidentale), ces noms disaient quelque chose. Mais pas aux profanes que nous étions.

Il y avait, naturellement, une ligne éditoriale à respecter, une sélection, des collections. Et par-dessus, la fameuse censure. Il était formellement interdit toute critique ou moquerie, aussi subtile soit-elle, du président Ceaușescu et de son épouse, du Parti communiste et de l'appareil idéologique de l'État... Ceci dit, si l'on ne touchait pas au pouvoir et au système, quasiment tout était publiable, à condition que le texte ait une valeur littéraire certaine. Sauf que, non seulement leurs écrits étaient étudiés à la loupe, mais les écrivains, sans exception, étaient incessamment surveillés : leurs actes, leurs rencontres, leurs blagues, leurs coups de fil et courriers, rien n'échappait à notre fameuse « Securitate » (« Sécurité » en roumain), qui n'était autre que la police politique secrète.

Mais, si vous cherchez un quelconque lien entre mon passé ou mon parcours et l'éditeur que je suis aujourd'hui, il n'y en a aucun. L'idée de ma propre maison n'est arrivée qu'un mois ou deux avant que je ne crée les éditions Constellations. Vous savez, quand une idée me passe par la tête et qu'elle ne s'efface pas le lendemain, je ne réfléchis pas, j'agis. Sans trop évaluer les conséquences – d'où de nombreuses erreurs, d'ailleurs.

A. L.

Nous avons posé nos pas dans les vôtres et nous avons quitté la Roumanie où s'effondrait une autre ambition de faire un monde différent. En France, la vie n'est pas la même, mais il faut toujours s'épuiser. Vous avez commencé dans un milieu populaire où l'on gagne sa vie à la sueur de son front. Vous avez connu le travail qui use, qui abîme le corps et l'éteint. Comment est revenue à vous l'écriture, la littérature ? Et comment s'est présentée cette première entrée dans l'univers de ces livres qui feront rêver, pleurer, que jamais on n'oubliera, peut-être ?

A. A.

En 2017, je me suis retrouvée dans cette posture que l'on désigne si maladroitement par le terme de « demandeur d'emploi ». Après de longues années de travail acharné, un luxe inattendu s'offrait enfin à moi : du temps. Du temps pour m'aventurer dans la nature, méditer sur la suite de ma vie, ou encore (comme par le passé) m'adonner à une lecture sans retenue. Outre les livres qui m'accompagnaient, je passais parfois des heures à explorer des blogs ou à parcourir les pages Facebook de mes amis, savourant poèmes et proses, qu'ils soient de leur plume ou signés d'auteurs célèbres.

C'est au fil de ces moments que s'est imposée l'envie de traduire. Traduire du roumain au français, du français au roumain, ces textes qui me touchaient au cœur, pour les partager, les faire

vivre dans une autre langue. Et bientôt, germa encore l'idée de les publier. Chose dite, chose faite.

En 2018, paraissait mon tout premier recueil de poésie traduit, *Mon amour abyssal* d'Ionuț Caragea, publié aux éditions Stellamaris, à Brest. Cet ouvrage fut couronné du prix *François-Victor Hugo* par la Société des Poètes Français. Un premier succès qui ouvrit la voie à une suite ininterrompue de publications, et avec elles, l'éveil d'un désir nouveau : écrire.

Je n'oyai alors mon éditeur sous une avalanche de manuscrits – une dizaine par an, pour la plupart des traductions. Mais dès la troisième année, l'attente entre la réception du tapuscrit par l'éditeur et la publication effective de l'ouvrage devenue interminable à mes yeux, finit par m'user. Il faut dire que concilier projets ambitieux et patience n'a jamais été mon fort. Qui d'autre que moi aurait pu comprendre mon enthousiasme débordant et suivre mon rythme effréné ? Je compris que fonder ma propre maison d'édition serait-ce une solution. Ainsi, après avoir obtenu la « bénédiction » de mon éditeur Michel Chevalier, naquit « Constellations ».

A. L.

Jules Renard a écrit : « Les éditeurs, si gentils quand on ne publie pas chez eux ! » Comment combler l'écart entre le commerce et l'amour des livres, entre la passion pour l'écriture et les impératifs financiers ? Comment conciliez-vous les œuvres que vous publiez par pur coup de cœur avec celles pour lesquelles, pour diverses raisons, vous demandez une participation à l'aventure ? Et, au fond, quelle est la ligne éditoriale de la jeune maison Constellations ?

A. A.

Vous soulevez là deux questions en une, et je vais commencer par la première : comment marier l'exigence commerciale et l'amour des livres... Lorsque j'ai créé la maison – car, ne l'oublions pas, une maison d'édition est avant tout une

entreprise, avec ses défis et ses contraintes – je l’ai fait avec un budget franchement négatif. En réalité, je l’ai financée de ma poche, déjà bien vide, à peine suffisante pour assurer ma propre subsistance. Il m’était donc impossible, dans ces conditions, de proposer des contrats à compte d’éditeur.

Cependant, il m’est arrivé de faire des choix audacieux. Il y a eu des moments où, devant un manuscrit qui me semblait essentiel, je n’ai pas eu le cœur de reculer. Ces ouvrages-là, je les ai publiés à compte d’éditeur, en assumant un risque financier considérable, avec un effort que peu peuvent mesurer.

Tout auteur devrait être conscient que le contrat à compte d’éditeur est une rareté précieuse. Le manuscrit qu’il soumet doit être irréprochable sur le plan littéraire : au minimum, original et superbement bien écrit. Et souvent, il l’est ou presque. Mais l’éditeur, fort de son expérience du marché, sait évaluer les perspectives de ventes. Il est parfaitement conscient, par exemple, qu’un recueil de poésie trouvera moins de lecteurs qu’un roman.

Naturellement, tous les textes que je reçois ne sont pas publiables, et je les refuse. Mais j’accepte ceux qui me plaisent, ceux qui me touchent, ceux qui parviennent à m’arracher des frissons. Et pourtant, parce que je ne peux couvrir seule toutes les dépenses, je demande à l’auteur une participation modeste. Une contribution qui, d’ailleurs, ne couvre guère plus que la moitié des coûts – réalisation, impression, diffusion, distribution inclus. Si elle suffisait à tout financer, on parlerait alors d’une publication à compte d’auteur, ce que je ne pratique pas.

En contrepartie, les clauses de mon contrat offrent des avantages appréciables : des droits d’auteur fixés à 10 % sur le prix de vente public dès le premier exemplaire vendu, un référencement systématique sur le Fichier Exhaustif du Livre (FEL), et bien d’autres encore.

Je vous fais un aveu : jusqu’à ce jour, je ne suis toujours pas parvenue à me verser un salaire, même des plus modestes. Et

pourtant, je cumule les rôles : je corrige les textes, réalise la mise en page, conçois les couvertures, gère l'impression, la diffusion, la distribution, la promotion, et même la comptabilité primaire. Autant dire que je porte, seule, le poids d'une véritable équipe.

Quant à la deuxième question – celle de la ligne éditoriale – la réponse est simple : Constellations est une maison d'édition généraliste. Romans, poésie, livres d'art, essais, aphorismes, récits de voyage ou anthropologiques... Tous les textes dotés d'une indéniable valeur littéraire sont les bienvenus. Cependant, je dois admettre une limite : je ne saurais, par exemple, ni évaluer ni gérer une bande dessinée. Ce n'est tout simplement pas mon domaine.

A. L.

Malgré « l'enthousiasme débordant » et « le rythme effréné », l'édition reste un véritable travail. Mais n'est-elle pas avant tout une ambition ? Qui l'emporte, alors ? La tactique – cet enchaînement d'activités quotidiennes, avec ses tâches récurrentes et impératives – ou bien la stratégie, ce regard porté sur l'ensemble des publications passées et sur l'avenir que l'on s'efforce de dessiner ?

A. A.

Je l'espère – ou plutôt, je fais tout pour – que le véritable gagnant soit l'auteur. Mes auteurs. Et, au même rang, le public qui découvre les ouvrages publiés aux éditions Constellations. Si j'y parviens, alors je pourrai, à mon tour, me considérer gagnante. Non pas sur le plan financier, pas encore, mais dans l'accomplissement d'un travail bien fait.

Il est vrai que je me suis lancée dans cette aventure un peu à l'aveugle, sans aucune expérience au départ. Mais j'apprends vite. Et, par bonheur, la passion m'est restée fidèle. Car sans elle, je le crains (non, j'en suis certaine !), ce chemin tortueux et exigeant qu'est celui de l'édition serait tout simplement insoutenable.

Vous rendez-vous compte ? Du réveil au coucher, sans week-end, ni jours fériés, ni vacances, je travaille bénévolement. Combien s’y prêteraient à ma place ? Est-ce une marque de courage ou de folie ? Peut-être un peu des deux... Je préfère ne pas y penser. Heureusement, une deuxième activité me permet de subvenir à mes besoins essentiels : celle d’expert judiciaire près la Cour d’Appel de Limoges, en tant que traductrice-interprète. Une activité qui, bien que modeste et ponctuelle dans ses revenus, reste malgré tout indispensable.

Parmi les publications passées, il y a bien sûr quelques grands coups de cœur personnels. Mais je ne les citerai pas. D’une part, pour ne froisser aucun de mes auteurs, et d’autre part, pour ne pas influencer nos lecteurs. Cependant, vous vous en doutez, j’aime tous les ouvrages que j’ai publiés.

Quant à l’avenir, je le regarde avec optimisme et confiance. Je n’ai pas le droit de douter si je veux continuer à avancer. D’ailleurs, je n’ai pas à me plaindre, jusqu’ici. En deux ans seulement, tant d’accomplissements : des ouvrages de qualité, des participations à des événements prestigieux, comme le Festival « Voix Vives » de Sète, la Foire du livre de Brive à deux reprises, des rencontres merveilleuses... Alors, que l’avenir me surprenne !

Amalia Achard interviewée par Alain Lasverne, 20/11/2024